

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

12157 Madam Baquet
JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX: (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT) QUATRE SOUS.

1^{re} ANNÉE.] Samedi, 12 Décembre 1840. [No. 1.

SOMMAIRE.—*Au Public.*—*Poésie.*—*Deux Mi-
sères.*—*Le roi Carut et ses courtisans.*—*Faits
divers.*—*Meurtre chez la Marquise d'Herford.*—
Parricide.—*Un Darmès en expectative.*—*Ma-
riage du Comte Demidoff.*—*Le roi de cœur et
le roi des cœurs.*—*La peur des voleurs.*—*Ste-
Hélène.*—*Quitte pour la peur.*—*Mr. De La-
Mennais.*—*Tribunaux.*—*Le vol à la dot.*—*Ré-
flexions et Pensées.*

AU PUBLIC.

Nous allons expliquer succinctement la nature ainsi que l'objet de cette nouvelle publication, et nous le ferons sans nous astreindre aux formes ordinaires des préambules.

Le JOURNAL DES ETUDIANS qui semblerait, à cause de son titre, devoir s'adapter à une classe spéciale de lecteurs, est néanmoins dédié à tous ceux qui aiment à se faire un passe-temps agréable de la lecture des belles poésies, des récits amusans, des faits anecdotiques et des histoires attachantes. Malgré le peu d'étendue de son cadre, le JOURNAL DES ETUDIANS remplira fidèlement la tâche qu'il s'impose en s'occupant aussi d'objets utiles, et s'efforcera d'intéresser sous le double rapport du choix des articles et de la variété.

Ce Journal n'aspire nullement à rivaliser avec ses devanciers dans le même genre. Son ambition, s'il en a une, sera de contribuer à répandre le goût de la littérature par l'attrait de l'amusement et de la diversité. Toutefois nous sommes persuadés qu'à ces titres notre feuille sera jugée valoir quelque chose au-dessus du prix si modique pour lequel on se la procure.

Le JOURNAL DES ETUDIANS, publié d'abord sur une demi-feuille, en ajoutera bientôt une seconde qui formera la feuille entière.

Mr. J. V. DE LORME regrette profondément qu'une circonstance malheureuse autant qu'im-

prévue soit venue subitement mettre obstacle à l'apparition du JOURNAL DES FAMILLES, à la veille même de sa publication. Il se fait en même temps un devoir, pour la satisfaction des personnes qui l'ont honoré de leur encouragement, d'ajouter ses excuses à cette explication sur un désappointement qu'il n'a pas été en son pouvoir de prévenir.

Mr. DE LORME se flatte que de meilleurs arrangements que ceux qu'il a précédemment adoptés, le mettront bientôt à même de donner exécution à son projet, et de mériter, autant qu'il dépendra de lui, la faveur publique dont il a déjà reçu d'amples témoignages.

En attendant donc qu'il se soit mis en mesure d'assurer l'existence du JOURNAL DES FAMILLES sur une base solide, il aime à croire que les ci-devant abonnés à cette feuille auront pour agréable la présente publication; destinée, s'il est possible, à suppléer l'autre pour la partie littéraire.

On continue à recevoir à cette imprimerie, des abonnemens au JOURNAL DES FAMILLES.

POÉSIE.

A UN POÈTE INCONNU.

Est-ce pour les tenir en vous-même césés,
Comme un or qu'à tous on refuse,
Que sont faits les trésors dont vous dota la muse?
Levez-vous, jeune homme, et parlez.
Le monde est incrédule à la gloire muette:
Comme un dieu dans le bloc caehé,
Du fond de votre cœur, avec force arraché,
Faites donc jaillir le poète.
Oui, votre lyre, ami, quand nous chantons nos vers,
Parmi les pleurs ou les sourires;
Oui, votre lyre manque au grand concert des lyres,
Comme une fleur aux buissons verts.
Dans l'orchestre incomplet on entend son absence:
La symphonie aux mille accords
A besoin que votre âme anime son grand corps:
Rendez lui toute sa puissance.



E-6

Poète, rendez-nous cette sublime voix
Que l'écho des cieus nous envie,
Et que, sous les tilleuls qui cachent votre vie,
Nous entendîmes une fois !

Dites, que craignez-vous pour si long-temps vous taire,
Les sots !—On rit, même des sots.

Si nous jetons souvent nos perles aux pourceaux,
Elles ne restent point à terre ;

Quelqu'un passe toujours sur le bord du chemin,
Qui les ramasse et s'en empare ;
J'en sais qu'un roi marchande, et plus d'une qui pare
Ou noirs cheveux ou blanche main.

Les méchants !—Gardez-leur plutôt votre indulgence :
Hélas ! ils sont si malheureux !

Ils font tout contre nous : ne faisons rien contre eux ;
Des succès pour toute vengeance !

La vertu dans le cœur et le génie au front,
Méritez deux fois qu'on vous loue ;
Les envieux deux fois vous jettent de la boue . . .
Qu'y faire ?—Ils donnent ce qu'ils ont.

L'impur crapaud croasse au chant de la colombe :
Un esclave insulta César,
Et des fanges de Rome éclaboussa son char . . .
Qu'importe à César dans la tombe !

Donc piège, assaut, péril vous attend au début.
Plus d'un reculerait sans doute ;
Mais vous, mortel divin, marchez, sans voir la route,
Chantant, les yeux fixés au but.

Alors que l'ouragan désolé nos campagnes,
Que la grêle, fléau des épis jaunissants,
Tombe et bondit au bord des toits retentissants,
Et que la foudre au loin roule dans les montagnes ;
Le passereau timide et le faible ramier,
Cherchent l'abri du chaume ou l'arbre hospitalier,
Tandis qu'au bruit des eaux et des vents en furie,
Sortant de son puissant sommeil,
L'aigle traverse, en roi, la céleste patrie
Des orages et du soleil !

EMILE DESCHAMPS.

DEUX MISÈRES.

NOUVELLE.

La nuit commençait à descendre sur la mer ; le vent sifflait dans les bruyères ; le goéland, s'élevant des flots, tourbillonnait au-dessus du promontoire, et de hautes colonnes de sable couraient le long des dunes.

Une vieille femme chargée de fruits s'avancait sur la route déserte ; l'âge et son fardeau avaient ralenti sa marche ; enfin elle s'arrêta accablée de fatigue non loin d'une cabane fermée, déposa à ses pieds les paniers qu'elle portait, et s'assit au bord du chemin.

Elle fut long-temps à reprendre haleine, car elle venait

de loin, et la charge était lourde. Cependant il fallait encore marcher long-temps pour atteindre le village.

La vieille femme jeta un regard sur la route qui lui restait à faire, et qui se déroulait aux flancs du coteau. Cette vue lui serra le cœur ; ses yeux devinrent humides. Un temps avait été où elle ne se fût point trouvée seule, à cette heure, assise sur la route abandonnée, où des bras plus robustes que les siens se fussent chargés du fardeau qui était à ses pieds ! Mais à quoi servaient, hélas ! ces souvenirs de jours plus heureux ! Le regret, comme dit un poète arabe, est un arbre dangereux qui ne donne que des fruits empoisonnés.

Cependant un homme chargé de racines venait sur la même route, gagnant la cabane près de laquelle Catherine s'était assise. C'était Guillaume le bûcheron, que l'on appelait dans le pays le *Solitaire*, parce qu'il avait toujours vécu à l'écart.

Il marchait courbé sous son fardeau, le front triste et l'air rêveur ; mais en approchant de sa demeure, il leva la tête et aperçut la vieille femme.

Tout entière à ses tristes pensées, celle-ci avait oublié l'heure et l'éloignement du village ; la nuit était venue sans qu'elle s'en aperçût. Cependant le bruit des pas de Guillaume l'arracha à sa préoccupation.

— Que faites-vous là, bonne mère ? demanda le bûcheron en s'arrêtant devant Catherine.

— Je me repose, répondit la vieille en montrant ses paniers de fruits.

— Vous avez là une charge bien lourde, observa le paysan.

— J'en porte une plus lourde dans mon cœur ! murmura la vieille femme.

— Laquelle donc ?

— L'isolement.

Guillaume la regarda.

— Ah ! vous êtes seule aussi, dit-il d'une voix émue ; que Dieu ait pitié de vous alors, ma mère, car c'est une dure affliction.

La vieille soupira sans répondre, et se leva ; elle voulut reprendre ses paniers pour continuer sa route : mais le froid l'avait saisie ; elle chancela.

Une bonne pensée vint au cœur de Guillaume ; il jeta à terre son fagot de racines.

— Entrez dans ma cabane, vieille mère, dit-il ; j'ai là de quoi vous réchauffer, et quand vous serez remise, je porterai moi-même vos paniers jusqu'au village.

A ces mots, il ouvrit la porte, fit entrer Catherine, et alluma un grand feu. La vieille sentit que la chaleur la ranimait.

— Vous êtes heureux de pouvoir prodiguer ainsi la racine, dit-elle en étendant vers la flamme ses mains bleuâtres.

— Manquez-vous de bois ? demanda Guillaume ; la forêt fournit du bois mort à tout le monde.

— Oui ; mais la forêt est trop loin pour qu'une vieille femme comme moi aille y chercher de quoi garnir son foyer, et je suis seule.

— Chauffez-vous alors à discrétion ; pendant ce temps le souper se fera, et vous pourrez le partager.

— Êtes-vous donc obligé, lorsque vous arrivez las et affamé, de préparer votre repas vous-même ?

— Hélas ! oui ; qui me le préparerait ? Moi aussi je suis seul.

— Aujourd'hui du moins je puis vous rendre ce léger service ; vous m'épargnez une fatigue, je vous épargnerai un ennui.

En parlant ainsi elle se leva, prit dans le buffet de sapin ce qui était nécessaire, et disposa tout pour le souper.

Guillaume la regardait faire et souriait. En allant et venant, elle eut bientôt rétabli l'ordre dans la cabane, sans s'en apercevoir, et comme par habitude. La table avait été dressée ; elle mit le couvert.

Guillaume, qui n'était point accoutumé à de tels préparatifs, s'étonnait de les voir ; sa demeure avait pris un air de propreté qui l'embellissait.

— Je vous admire, vieille mère, dit-il enfin ; vous faites tout bien mieux et plus vite que moi.

— Parce que ces occupations sont les miennes et non les vôtres, répondit-elle ; vous vous y livrez avec dégoût, et moi avec plaisir.

Le souper était prêt ; Guillaume se mit à table et trouva excellent ce que la vieille avait préparé. Le bonheur d'avoir quelqu'un à qui il put parler donnait d'ailleurs un nouveau goût à tout ce qu'il mangeait.

— Ah ! dit-il, c'est une grande joie et un grand avantage pour un bûcheron de ne pas être seul ; vous ne sauriez croire, bonne mère, comme je suis triste parfois de vivre abandonné. Ce soir encore, en revenant de la forêt, je regardais tous les toits qui apparaissaient au loin, et je me disais : « Ma cabane est la seule qui ne fume pas à l'horizon ; c'est que personne ne m'y attend ! Les autres trouvent au retour un feu brillant, des visages joyeux ; le chien du logis annonce leur approche ; le repas du soir est prêt : moi, je vais trouver une cabane froide, obscure et sans sourires ! Pas une voix humaine pour me réjouir le cœur ; pas un être vivant qui s'agite pour m'accueillir : car le chien même qui gardait ma demeure est mort de tristesse ; mes pigeons ont été tués en mon absence par les braconniers ; les abeilles de mon courtil ont pris leurs volées ; tout ce qui aime à vivre près des hommes s'est effrayé de ma solitude et s'est enfui ou a péri. Il y a une malédiction sur les isolés ! »

— Mais comment se fait il que vous vous trouviez seul ? demanda Catherine.

— Ah ! c'est ma faute, répondit Guillaume ; c'est mon égoïsme et ma paresse qui en sont cause. Je me disais en voyant autour de moi les maris et les pères travailler après l'heure et se lever avant le jour : « Pourquoi donner ainsi sa vie à d'autres ? chacun n'a-t-il pas assez de se suffire ? » Et je me risais de les voir user leurs corps pour que des enfants pussent devenir grands et vivre après eux.

— Ainsi votre isolement ne vous déplaisait pas.

— Non ; j'étais jeune alors : les plaisirs que j'allais prendre au dehors m'empêchaient de remarquer la tristesse de ma cabane ; puis il y avait dans le monde beaucoup de choses nouvelles pour moi ; les désirs coulaient de mon cœur comme une source d'eau vive. Tant que j'ai espéré et attendu, je me suis trouvé dans la position du pêcheur qui cherche une île, changeant de cap et consultant l'horizon à chaque instant ; le mouvement me tenait lieu de bonheur, il empêchait l'ennui : mais maintenant ma barque est échouée, je ne puis plus aller en avant ou en arrière, et ma solitude est cruelle à supporter.

— Hélas ! la mienne ne l'est pas moins, répondit Catherine, et j'ai de plus que vous le regret d'avoir connu de meilleurs jours.

Alors elle raconta au bûcheron son humble histoire. Elle avait eu un mari qui l'aimait, des fils beaux et forts, qui eussent vendu leur sang goutte à goutte pour la rendre heureuse ; mais Dieu avait brisé cette couronne d'affections. Son mari avait succombé à une longue maladie ; ses fils, après avoir quitté leur métier de pêcheurs, s'étaient embarqués sur un navire qui avait fait naufrage. Il ne lui restait plus de son passé que des habitudes de cœur impossibles à satisfaire ; car ce qu'elle regrettait le plus peut-être, ce n'étaient point les appuis, mais les occasions de dévouement qu'elle avait perdues. Comment s'accoutumer à ne plus aimer personne, à n'avoir jamais la joie d'une privation éprouvée, d'une inquiétude soufferte, d'un soin donné ? Il y a des êtres pour lesquels l'abnégation est l'existence même. Oh ! que de fois Catherine, quand la pluie tombait à flots, quand l'ouragan grondait sur la mer, s'était mise à pleurer le temps où elle attendait, effrayée, le retour de ses fils atrardés sur la baie ? Comme elle enviait ses inquiétudes d'alors, ses courses à la grève sous la rafale furieuse, comme elle regrettrait les veilles passées à réparer le filet des pêcheurs, à faire sécher leurs vêtements, à coudre la voile de leurs nacelle ! Maintenant, hélas ! elle ne craignait rien ; mais elle n'attendait pas ! Si elle pouvait

se reposer et dormir, c'est que ses fils ne devaient plus s'éveiller !

Catherine n'avait pu se rappeler les pertes cruelles qui lui avaient enlevé sa famille sans réveiller une douleur mal assoupie. Après avoir tout raconté à Guillaume, elle laissa quelque temps couler ses larmes en silence. Le bûcheron était ému d'affection et de pitié :

— Pourquoi cette bonne femme est-elle malheureuse aussi ? pensait-il ; si elle demeurait près d'ici, nous pourrions nous consoler l'un l'autre.

— Cependant la vieille avait essuyé ses pleurs et repris sa mante pour retourner au village. Guillaume pensif ne s'en aperçut pas.

— Et ne vous reste-t-il donc plus aucune famille ? demanda-t-il ; n'avez-vous point de frère ni de sœur ?

— Je n'en avais point, répondit Catherine.

— Ainsi vous êtes sans parents ?

— Sauf un cousin.

— Pourquoi ne vous êtes-vous point rapprochée de lui ?

— Je ne l'avais jamais vu, et l'on m'avait averti qu'il vivait pour lui seul ; de quel droit lui aurais-je imposé la charge de ma douleur et de ma pauvreté ?

— Comment le nommez-vous ?

— Guillaume Dubois.

Le bûcheron se leva vivement.

— Guillaume Dubois ! répéta-t-il ; c'est moi !

Catherine le regarda toute surprise, puis parut embarrassée.

— Pardonnez-moi d'avoir parlé légèrement, cousin, répondit-elle ; je ne vous connaissais pas.

Il lui tendit les deux mains.

— Embrassez-moi, bonne mère, dit-il ; embrassez-moi.

Ce jour est un des jours heureux de ma vie.

— Comment cela ? demanda la vieille.

— Ecoutez, dit Guillaume, nous souffrons de notre isolement ; il manque à vous deux bras forts et laborieux pour vous aider, à moi deux mains adroites et sûres pour prendre soin de ma cabane, à tous deux quelqu'un qui nous aime et que nous puissions aimer. Eh bien, ne nous quittons plus ; réunissons nos misères, nos tristesses ; nous en ferons peut-être du plaisir et du bonheur. Choisissez votre place ici, bonne mère ; Dieu vous a rendu une famille.

A ces mots, il s'avança vers Catherine en ouvrant ses bras, et la vieille femme s'y jeta en pleurant.



CANUT ET SES COURTISANS.

Canut était arrivé à l'un des plus hauts degrés de puissance qu'il eût jamais entrevus dans ses rêves d'ambition. A la couronne de Danemark, que le hasard de la naissance avait placée sur son front, il avait ajouté les couronnes d'Angleterre, de Suède et de Norwège. Tous ses ennemis étaient vaincus, décoragés, ou gagnés à sa cause : on lui avait décerné le surnom de *Grand*.

Un soir, il était assis sur le bord de la mer, distrait, promenant au loin ses regards, songeant peut-être au prix de quels crimes il avait conquis ses trônes, et demandant à cette paix sublime de l'océan et du ciel d'entrer jusque dans son âme et d'y apaiser la guerre terrible que lui livraient ses souvenirs. Tandis qu'il semblait ainsi abîmé dans une méditation douloureuse, quelques-uns de ses courtisans, respectueusement debout à côté de lui, épuisaient leur imagination en formes nouvelles de flatteries. Ils feignaient de comparer tous les rois de la terre à leur roi, et n'en trouvaient aucun qui fût digne de cet honneur. Le silence de leur maître paraissant encourager l'exagération de leurs panégyriques, ils se hasardèrent bientôt jusqu'à mettre en question si Canut étant évidemment le plus grand des hommes et l'intelligence suprême qui gouvernait la terre, il était possible qu'il y eût dans le monde aucune souveraineté au dessus de la sienne. Ils eurent douté un instant ; mais bientôt ils franchirent le doute, et bref ils se résolurent à nier l'existence de ce Dieu, afin

de donner à leur maître le trône de l'univers. Canut les regarda en souriant, et les laissa rivaliser de folie : c'était à qui serait le plus audacieux dans ses blasphèmes, à qui serait le plus inepte et le plus lâche dans ses adulations.

Dependant le jour baissait ; un vent froid et violent s'était levé et tourmentait la mer, les vagues s'amoncelaient, et, pressées par la marée qui commençait à monter, elles arrivaient déjà de loin rapides et mugissantes. Les courtisans regardaient avec inquiétude ; mais leur roi restait assis, et les écoutait avec complaisance : il paraissait si satisfait de se voir revêtu tour à tour par eux de tous les attributs de la divinité, que personne n'eût osé troubler son auguste ravissement. Et d'ailleurs, après s'être écrié avec enthousiasme : Oui, Canut est un dieu ! comment lui dire, en vulgaire et froid langage : Sire, prenez garde, voici la mer qui mouille vos pieds.

Cette scène dura quelques minutes. Canut prenait plaisir à voir la crainte pâlir ses flateurs et glacer leur voix. Enfin un flot vint se briser sur le siège du roi et lancer son écume sur le noble groupe qui recula d'un pas.

Mais Canut, se tournant vers eux, leur dit : " Que faites-vous, et quelle vaine frayeur s'empara de vos esprits ? N'êtes-vous pas où la compagnie de Dieu ? " Ensuite, étendant la main sur la mer, il s'écria solennellement : " Vagues, je vous défends d'avancer plus loin sur cette terre qui m'appartient. Eloignez-vous de mon royaume ! obéissez à votre maître ! " A peine avait-il cessé de parler, qu'une seconde lame, plus furieuse que la première, se rua sur lui et le couvrit presque entièrement. Alors il se leva avec calme, et abandonnant à la mer son siège, il dit à ses courtisans confondus : " Osez-vous encore comparer la puissance d'un roi de la terre à celle du Grand Être qui gouverne les éléments ? Osez-vous encore comparer un mortel, faible comme vous, à Celui qui seul peut dire à l'océan : Tu iras jusque là, et pas plus loin ? "

On rapporte que depuis ce jour Canut laissa voir en lui un caractère plus religieux. On ajouta qu'il ne voulut plus jamais, même dans les cérémonies de premier ordre, porter les symboles de la royauté. Il couvrit le sol anglais d'églises et de monastères, dit un de ses biographes ; il fonda des prières publiques pour les âmes de tous ceux qui étaient morts en combattant pour lui, et couronna tous ses actes de dévotion par un pèlerinage à Rome.

En 561, plus de quatre siècles avant le règne de Canut, le roi Clotaire avait dit avant d'expirer : " Quelle est donc la puissance de ce roi du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands rois de la terre ? "



FAITS DIVERS.

(Extraits du Courrier de l'Europe.)

MEURTRE CHEZ LA MARQUISE D'HERTFORD.

—Un horrible meurtre a été commis le 27 Octobre dans l'hôtel rue Taibout, no. 1, dont le café de Paris occupe le rez-de-chaussée sur le boulevard.

Un nommé Gouby, né à Prague en Autriche, et depuis long-temps au service de Mme. la Marquise de Hertford, avait épousé, il y a une vingtaine d'années environ, une femme d'origine française, et qui plus tard, fut attachée à la maison en qualité de cuisinière. De ce mariage, trois enfants du sexe féminin étaient nés, les deux aînés ayant atteint aujourd'hui leurs dix-huitième et seizième année, et la plus jeune, nommée Emilie, âgée de six ans seulement.

Le ménage des époux Gouby, antérieurement heureux et uni, avait été, depuis la naissance de

ce dernier enfant, troublé par des querelles auxquelles donnaient lieu les soupçons jaloux et les suppositions injurieuses du mari. C'est ainsi qu'on l'avait fréquemment entendu dire que la petite Emilie n'était pas sa fille, que dans des scènes violentes il avait reproché de la manière la plus dure à sa femme la naissance coupable, disait-il, de la malheureuse enfant.

Les reproches de Gouby que sa femme, âgée de près de cinquante années, écoutait patiemment, se renouvelaient depuis quelque temps avec plus de force et de violence, et ce n'était qu'avec peine qu'il dissimulait l'aversion qu'il avait pour la plus jeune de ces enfants, lorsque ce matin, la femme Gouby, descendant entre sept et huit heures pour aller chercher du lait, laissa seuls, dans le petit logement qu'ils occupent au cinquième étage de l'hôtel, la petite fille et son mari.

Que se passa-t-il alors ? personne ne saurait le dire ; mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé que l'on entendit le bruit d'une seconde détonation, et que l'on vit Gouby, les traits renversés, les vêtements en désordre, et paraissant en proie à la plus violente agitation, descendre précipitamment l'escalier, s'élançant dans la rue, et courir au poste de garde nationale de la mairie du 2ème arrondissement, où il arriva en s'écriant : " Arrêtez-moi ! je viens de commettre un assassinat ! "

Il n'était que trop vrai, et le commissaire de Police en arrivant, accompagné du docteur Francon, dans le logement que Gouby venait de quitter, ne trouva plus étendu sur le carreau qu'un cadavre. La malheureuse petite Emilie avait eu la tête brisée à coups de marteau ; son sang, sa cervelle et jusqu'aux os du crâne avaient rejailli de toutes parts ; près du corps se trouvait le marteau, instrument du crime, tout souillé de traces sanglantes et de cheveux arrachés.

Un pistolet avec lequel le meurtrier avait inutilement tenté de se donner la mort, se trouvait là aussi, chaud encore et récemment déchargé.

Gouby que M. le commissaire de police Basset a extrait du poste de la mairie pour le déposer à celui de la rue Cauchat, est maintenant à la disposition du parquet. Au calme qu'il montre, à son sang-froid qui ne se dément pas un moment, on dirait qu'il est étranger au crime qu'il vient de commettre. Espérons pour l'honneur de l'humanité, qu'un paroxysme de folie se sera instantanément emparé de ce malheureux.

PARRICIDE

La commune de Bosc-Borcel, canton de Buchy (Seine-Inférieure), vient d'être le théâtre d'un crime affreux.

Un nommé Groul, dont le caractère était habituellement sombre et mélancolique, manifestait depuis quelque temps le dessein d'attenter aux

jours de sa mère et de se suicider ensuite. Celle-ci, néanmoins, vivait dans la plus complète sécurité, lorsque, le 15 de ce mois (octobre), son fils a mis à exécution son abominable projet.

Samedi dernier, des voisins, surpris de leur absence et de la fermeture de leur habitation pendant deux jours, conçurent des inquiétudes et crurent devoir en avvertir l'autorité locale, qui se transporta aussitôt sur les lieux et fit opérer l'ouverture de la maison.

Alors un horrible spectacle s'offrit aux yeux des assistants. Le cadavre de Grout, couvert seulement d'une chemise, était suspendu, à l'aide d'une corde, au linceul de la cheminée, les genoux à terre, dans l'attitude d'un homme en prières, et ayant devant lui sa malheureuse mère, femme septuagénaire, étendue morte, nue et couverte de blessures.

M. le juge de paix, accompagné de M. Bobée, médecin, s'est rendu sur le lieu du crime; il est résulté de l'examen du cadavre de la veuve Grout que celle-ci avait succombé aux suites de quinze coups de hache qui lui ont été assésés tant sur la tête que sur la poitrine et le ventre, et de l'enquête faite par M. le juge de paix, qu'elle n'avait eu d'autre meurtrier que son fils.

UN DARMÈS EN EXPECTATIVE.

Un homme d'une trentaine d'années, dans un état d'exaltation auquel l'ivresse n'était peut-être pas étrangère, s'était arrêté hier sur la place même où Darmès a commis sa tentative d'assassinat, et par ses discours incohérens et entremêlés de menaces atroces, occasionnait un rassemblement auquel quelques honnêtes citoyens, indignés de l'audace et de la déraison de cet homme, ont mis un terme en le saisissant par le collet et en l'entraînant au corps de garde.

Conduit devant le commissaire de police des Champs-Élysées, cet individu a déclaré se nommer Etienne P. . . et être ouvrier-tailleur. Parmi les propos qu'il avait tenus et qui, rapportés par les citoyens qui les avaient entendus, ont dû être consignés au procès-verbal, on remarque cette phrase qu'Etienne P. . . répétait avec un accent de fureur: "L'assassin du dernier des Condé sera puni à son tour, et périra comme il le mérite!"

MARIAGE DU COMTE DEMIDOFF.

—Le mariage de M. le comte de Demidoff avec la princesse Mathilde, fille du prince Jérôme Bonaparte, comte Montfort, a été pour le commerce de Paris une de ces heureuses occasions de produire des œuvres de choix qui, tout en constatant les progrès de fabrication, servent d'encouragement à l'industrie manufacturière. Il serait trop long d'énumérer tout ce que nos fournisseurs de Paris ont produit de remarquable pour

la composition de la corbeille; une chose entre mille autres nous a frappé, c'est le livre de mariage destiné à la princesse. Le concours de nos principaux artistes a enrichi ce précieux livre d'une multitude de peintures aussi variées de composition que remarquables par la finesse et l'élégance de l'exécution; sa couverture en velours blanc est garnie en entier d'ornemens ciselés en argent, d'une rare perfection de travail; d'un côté les armes impériales émaillées en or sur le fond, et sur le revers le chiffre de M. de Demidoff s'enlève en or sur un fond émaillé en bleu, un riche sinet complète l'ornement extérieur. Ce livre est contenu dans un magnifique écrin en ivoire incrusté et doublé en velours grenat. L'aspect de ce livre dans son ensemble et dans ses détails est d'un goût parfait, et fait le plus grand honneur à la maison L. Curner, qui a été chargée de le fournir.

LE ROI DE CŒUR, ET LE ROI DES CŒURS.

La *Gazette du Berry*, feuille légitimiste de Bourges, rend compte avec un sérieux des plus burlesques, d'une soirée amusante donnée chez don Carlos par M. Belmas, prestidigitateur. Nous citons textuellement la feuille carliste:

"L'habile prestidigitateur, entre mille tours agréables, fit celui que nous allons rapporter:

"Il présenta un jeu de cartes à S. M., la priant d'en tirer une qui se *trouva* être le roi de cœur (cela allait bien à Charles V. qui, mille fois, à l'exemple de Henri IV., exposa sa vie pour défendre ses droits et ceux de son peuple). La carte, roulée du bout des doigts, comme cela se pratique pour montrer qu'il n'y a *aucune* supercherie, fut mise, toujours du bout des doigts, dans un pistolet.

"L'arme remise à S. M., elle fut priée de tirer dans une étoffe blanche, tendue en face d'elle aux murs du salon. Le roi lâche la détente, le coup part....., mais, ô merveille! sur cette tenture blanche apparaît un portrait de S. M.: Le physicien se tournant alors vers *la maison du roi*, dit, faisant allusion à la carte que S. M. avait d'abord tirée, et aux sentimens qu'elle sait si bien inspirer: N'est-ce pas là, Messieurs, *le roi des cœurs*?....."

"Toute cette petite scène a récréé, ému même la famille royale et ses fidèles serviteurs.

"Le lendemain, le roi fit témoigner sa satisfaction par M. Tamariez, à M. Belmas, en lui envoyant un rouleau de 15 louis, regrettant que sa position ne lui permit pas de faire davantage.

LA PEUR DES VOLEURS.

—Il est arrivé il y a quelques jours à Bordeaux Saint-Clair, un triste événement qui, s'il était permis d'en plaisanter, rappellerait Gribouille se

jetant à l'eau pour éviter la pluie. Le frère et la sœur, nommés Vallin, domiciliés au hameau de Grainville, se sont précipités dans le puits de leur habitation. L'état d'aisance dans lequel se trouvaient ces deux personnes paraissait devoir éloigner toute idée de chagrins domestiques; mais des renseignemens plus positifs sont venus jeter du jour sur cette triste catastrophe. Il paraît que le sieur Vallin et sa sœur avaient été vivement impressionnés des craintes que leur inspirait le séjour dans leurs contrées du fameux voleur Lallemand. Depuis ce temps, une espèce d'aliénation mentale était venue s'emparer de leur esprit, et ils paraissent s'être noyés dans la crainte d'être volés.



(Extraits du Courrier des États-Unis.)

STE-HÉLÈNE.—Le navire *Tarquin* a apporté des nouvelles de Ste-Hélène du 13 octobre.

Le prince de Joinville y était arrivé le 8 et les saluts nationaux avaient été échangés entre les vaisseaux français *Belle-Poule* et *Favorite*, les batteries des forts et les bâtimens de guerre anglais qui se trouvaient en rade. Le Prince et ses compagnons de voyage furent reçus, en débarquant, par les autorités, et il leur fut donné une garde d'honneur. Après une visite d'une demi-heure au palais du gouvernement, le Prince se dirigea vers la tombe de Napoléon, et rentra en ville après une excursion de cinq heures. Le lendemain, il y eut grand dîner au palais.

La visite au tombeau a été marquée d'un curieux incident. Le terrain où il est situé appartenait autrefois à un M. Richard Torbett, négociant. Napoléon dirigeait souvent ses promenades vers ce lieu, où jaillissait une très belle source (la même qui approvisionnait d'eau la maison de l'exilé) et qui était entouré d'une magnifique haie d'osiers. Plus d'une fois, il avait témoigné le désir d'être inhumé là, s'il mourait à Ste-Hélène, et M. Torbett se prêta avec empressement à la réalisation de ce vœu lorsqu'il fut manifesté. Le terrain fut concédé par lui au gouvernement anglais qui se fit long-temps importuner avant de donner une légère indemnité. Le 8 octobre, la veuve de M. Torbett s'est adressée au prince de Joinville, lui a dépeint la misère dans laquelle l'a laissée son mari, et le Prince, après avoir libéralement pourvu à ses premiers besoins, lui a promis de plaider sa cause auprès du Roi des Français qui sera fier sans doute de donner l'aisance à celle qui donna asyle aux restes mortels du héros de la France.

C'est le 15 octobre qu'a dû avoir lieu la translation du cercueil de Napoléon à bord de la frégate. Les autorités anglaises paraissaient jalouses de donner à cette cérémonie tout l'éclat et toute

la solennité possibles. Le gouverneur avait émis la proclamation suivante :

“Tous les habitans de l'île, qui désirent accompagner la procession qui sera formée pendant l'exhumation des restes mortels du *défunt empereur Napoléon*, sont requis de se réunir à la Maison d'Alarme, en habits de deuil, vers 2 heures de l'après-midi, le 15 de ce mois, et d'être prêts à se joindre à la queue de la procession.

“Les personnes attachées officiellement à la cérémonie seront seules autorisées à dépasser le mur d'enceinte. Les officiers du gouvernement, habitans et autres membres de la procession, sont invités à passer en face du château, sur la terrasse qui sera réservée pour eux et pour la portion respectable du public.

Par ordre de S. Exc. le gouverneur

“W. H. SEALE, secrétaire-colonial.

“Ste-Hélène, 13 octobre 1840.

Jusqu'au 15 la *Belle-Poule* a été ouverte au public qui est allé en foule examiner les arrangements faits pour recevoir le cercueil. Les visiteurs ont, dit-on, pris beaucoup de plaisir à entendre le bel orchestre qui accompagne toujours le prince de Joinville. La *Belle-Poule* et la *Favorite* ont dû reprendre la route de France, le 17 ou le 18.

QUITTE POUR LA PEUR.—Les cataractes de Rochester viennent d'être le théâtre d'un drame, dont le héros doit un beau cerge au dieu du hasard. Ces cataractes forment trois étages : entre la chute supérieure et celle du milieu a été construit un moulin ; et pour qu'il soit alimenté d'eau en toutes saisons, on a jeté à travers la rivière une digue qui, l'été, est en partie découverte, mais qui, maintenant, est submergée. Cette digue contribue à augmenter la rapidité du courant, et, lors des crues d'eau, il est tellement fort que les plus habiles bateliers craignent de lutter contre lui. Un des employés du moulin a cruellement fait l'expérience de ce danger. La semaine dernière, pendant la nuit, il s'aventura seul sur un léger bateau pour traverser la rivière au-dessus de la digue ; et bientôt il se vit emporté par les vagues ; l'obscurité de la nuit ajoutait à son danger et à sa terreur ; le découragement de l'impuissance s'empara de lui, et il cessa de ramer, pour se préparer, pendant les quelques secondes qui lui restaient, au grand-voyage de l'autre monde, car il ne pouvait y avoir que la mort au fond de ce précipice, sur les rochers duquel il se voyait déjà lancé par dessus deux cataractes, l'une de 25 pieds et l'autre de 84 pieds de hauteur. Cette terrible perspective lui apparut plus vite que nous ne pouvons la décrire, comme un éclair, et sa pensée n'était déjà plus ici-bas, lorsqu'il éprouva tout à coup un choc violent qu'il dut prendre pour la grande se-

couisse de la résurrection. Mais ce n'était que son canot qui était venu se heurter contre la digue, à une saillie que le courant avait laissée à découvert. L'instinct de la vie lui revint aussitôt, et, avec la force du désespoir, il se cramponna à un pieu, pour retenir son frère esquif qui était à cheval sur la digue et que le moindre flot pouvait lancer dans l'abîme. Puis il se mit à crier *au secours!*

Mais le bruit des cataractes dominait sa voix affaiblie par la terreur. Quatre heures s'écoulaient ainsi pour lui entre la vie et la mort! Et la force allait lui manquer entièrement, lorsque, vers minuit, le maître du moulin, faisant sa ronde avant de se coucher, entendit des cris de détresse. Il appela du monde, fit apporter des torches, allumer un grand feu à la lueur duquel on aperçut notre pauvre victime. Mais comment lui porter secours? Bien des moyens furent proposés et déclarés impraticables; enfin, un des spectateurs se dévoua. Il s'attacha une corde au milieu du corps, se jeta à l'eau, et fendit le courant. Il fut assez habile et assez heureux pour atteindre le but. La corde servit à remorquer le bateau jusqu'à terre, et les deux héros de cette histoire furent bientôt au milieu de leurs amis, empressés à féliciter l'un de son courageux dévouement, l'autre de son miraculeux retour; celui-ci a tellement eu la peur du mal qu'il en est résulté pour lui le mal de la peur, et on a dû le transporter dans son lit où il est en proie à une fièvre dange-reuse.

Mr. DELAMENNAIS.—Cet illustre champion des libertés populaires, a publié récemment une nouvelle brochure pleine d'intérêt à propos de la situation actuelle de la France. Ce pamphlet est adressé au peuple; il a beaucoup de retentissement.

TRIBUNAUX.

LE VOL A LA DOT.

—L'Alsacien a quelquefois plus d'une corde à son arc pour piper ses pauvres dupes; vous allez voir:

Il entre un jour chez un bijoutier, son compatriote, qu'il trouve gravement occupé à enfiler des perles. "Ah! mon cher compatriote, que je vous annonce une nouvelle." "Ah!" "Et une fameuse encore. Tel que vous me voyez, apprenez que je me marie." "Pas possible!" "Faites-moi le plaisir de lire ce poulet." "Il y aurait de l'indiscrétion peut-être?" "Eh non! c'est du style de ma charmante future. Ecoutez voir un peu. Heum... "Mon cher futur, j'ai le bonheur de vous annoncer que mon respectable père (c'est un très fort charcutier de la banlieue; je ne vous dis que ça, en forme de

parenthèse)... mon respectable père consent enfin à nous donner la bénédiction nuptiale (accompagnée d'une dot assez gentille, 30,000 francs écus!... En a-t-il débité des saucisses le papa beau-père!)... nuptiale... Venez donc au plus vite puisque l'autel nous attend. " *Post-scriptum.* Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne pas faire de folies au sujet de la corbeille (pauvre petite, va, élevée à l'économie!) Les moindres bagatelles me suffisent... je tiens seulement à une chaîne, montre et breloques en or... et puis des boucles d'oreille, des bagues, et surtout l'alliance..." Donc je me suis dit: "C'est chez mon compatriote que j'irai faire mes emplettes." "Vous êtes bien aimable, voyez, choisissez, prenez." "Oui je prends cette jolie petite montre, et puis cette chaîne élégante: après ça, il me faut cette broche... puisque j'y suis, encore ces boucles d'oreilles... Attendez donc, voici des bagues qui me reviennent fort... Ah! diantre, j'allais oublier l'alliance... tout ça nous fait." "400 francs; je vous traite en ami." "Payables après la noce." "Bien entendu." "Voulez-vous mon billet." "Par exemple!" "Gardez au moins la lettre de ma future en gage!" "Pour qui me prenez vous? Je retiens seulement madame votre épouse pour la seconde contredanse." "Pour toutes celles que vous voudrez."

Leste et pimpant, l'heureux futur escalade quatre à quatre les trois étages d'une maison de fort bonne mine et s'arrête pour prendre haleine sur un carré spacieux devant la porte d'un atelier de botterie qui jouit d'une certaine réputation.

Comme il tournait le bouton de la porte, M. Maître en personne achevait de donner le dernier coup de vernis à une paire de bottes qui aurait fait envie au pied le plus aristocratique. "Ne vous dérangez pas, mon cher: deux mots et je m'en vais. J'ai besoin d'une paire de bottes, avec vous mon affaire: je vais promener ma belle-mère et ma future, c'est bien le moins d'être proprement chaussé." "Ces bottes que je tiens vous iront comme un gant. Essayez." "Parfait, ajoutez-ça sur le mémoire, c'est de l'argent comptant... la dot paiera l'arrière de jeunesse." "Ah ça, dites moi donc; c'est quelque chose d'être chaussé; mais il faut de l'harmonie des pieds à la tête, et mon chapeau, qui n'est pas de la première fraîcheur, va diantrement trancher avec mes bottes." "Voulez-vous que je vous prête mon neuf?" "Si vous ne vous en servez pas... ça ne serait pas de refus... Ma foi, je le prends!"

Bien coiffé, bien chaussé, bien bourré de bijoux, notre homme s'en va tomber comme une bombe chez un tailleur, qui jusqu'alors a eu la mauvaise habitude de l'habiller à crédit. "Vite, vite, je suis pressé." "Encore que faut-il?" "Un pantalon collant, comme à l'Opéra, un gilet ébou-

rissant, un habit de la dernière coupe... Vite, vite." "Où allez-vous donc comme ça? est-ce que vous vous mariez, par hasard?" "Juste! c'est aujourd'hui la mairie et dans huit jours l'église; il faut que je paraisse un peu dans le bon genre, la dot en vaut la peine; je dois et je veux y faire honneur: Ensuite c'est votre intérêt, mon cher (Il enfourché un fort joli pantalon de casimir noir); d'abord vous serez soldé... (c'est ça: la jambe se dessine à merveille); après, j'ai le papa beau-père (il endosse un magnifique gilet de velours grenat), que je vous ferai culotter (comme ça vous prend la taille!) c'est un luron qui a du foin dans ses bottes (il passe un habit noir des plus élégans), et qui vous paiera rubis sur l'ongle (voilà des basques irréprochables). Adieu, mon cher, on m'attend..."

Or, au lieu d'aller à la mairie, l'Alsacien prend, comme dit Arnal, la fuite et Caillard. Le beau-père, la future, la lettre n'existaient que dans son imagination. Quant au bijoutier, au bottier et au tailleur, êtres malheureusement trop réels, ils en furent pour leur pied-de-nez, attendant toujours les lettres de faire-part. Ils comprennent à la fin que leur rusé compatriote avait voulu se faire équiper à leurs frais. Mais la justice n'a pu saisir le coupable, qui voyage encore pour le moment. Toutefois le Tribunal, sans attendre son retour, le condamne par défaut, attendu la récidive, à trois ans de prison et à la surveillance.

REFLEXIONS ET PENSÉES.

INDOLENCE.—Les indolens, quelque goût qu'ils puissent avoir pour la société, cherchent avidement le plaisir, et ne le trouvent nulle part. Partout ils ont la tête vide et le cœur serré; toujours ils éprouvent de l'ennui, et toujours ils en donnent aux autres. Ils paraissent occupés, et ne font rien. Ils courent incessamment, et restent toujours à la même place. Ils se plaignent de ce que la vie est trop courte, voient avec effroi les papiers s'accumuler sur leur bureau, déplorent jour et nuit la multiplicité de leurs affaires, et oublient que le travail seul peut en diminuer le nombre. Ils sont surpris de voir arriver la fin de l'année, et chaque matin ils se demandent à quoi ils emploieront la journée. En été, ils désirent l'hiver; en hiver, ils désirent l'été; le matin ils voudraient être au soir, et le soir au lendemain matin, qui leur déplaît aussitôt qu'il est arrivé. Ces infortunés ont trop peu d'idées et l'esprit trop pesant; ce qui ne les empêche pas d'être toujours prêts à se rendre dans les endroits où il y a quelques caquets à entendre et à partager.—*Zimmerman*.

Ne vous affligez pas si, en visant à une grande fortune, vous n'en avez atteint qu'une médiocre.

Jugez-la, non par l'éclat qu'elle vous prête, mais par le bonheur qu'elle vous donne. Vous êtes plus loin du soleil, mais plus loin des tempêtes. C'est en haut que se forment les orages; vous êtes plus bas, mais à l'ombre et parmi les fleurs. Répétez ce que disait Horace à Cellus: "Qu'importe que mon bateau soit petit ou grand, pourvu que j'y sois sûrement et doucement porté."—*M. De Ségur*.

La vie ressemble à une coupe d'eau limpide qui se trouble à mesure qu'on la boit.—*Madame D'Épinay*.

Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect: "il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même: c'est le dévouement à la science."—*AUGUSTIN THIERRY, Dix ans d'études historiques*.

Il n'y a personne qui n'ait en soi quelque chose de bon, qui peut devenir excellent, s'il est cultivé.—*Saint-Evremond*.

La seule rose sans épines, dans ce monde, c'est l'amitié.—*Madame de Riccoboni*.

Les personnes qui ne souscriront pas à ce Journal sont priées d'en informer le porteur à la livraison du second numéro.

Les personnes de la campagne préposées comme AGENTS à la circulation du JOURNAL DES FAMILLES, voudront bien agir en cette qualité pour le JOURNAL DES ETUDIANS.

ANNONCES.

Le soussigné informe respectueusement le public que son imprimerie renfermant un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivants, au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue:—

Affiches, grandes et petites; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur; Catalogues, Factures, Circulaires, Cartes pour invitation aux fondraillies, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc. etc.

J. V. DE LORME.

Québec, 12 Décembre, 1840.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de poste non compris), payables 15^d. au bout de chaque mois.

Toutes communications doivent être faites, franc de port, au propriétaire-imprimeur, J. V. DE LORME.

IMPRIMÉ ET PUBLÉ PAR J. V. DE LORME;
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.